

ADRIANA MARTINS

BERENICE DE CAPPADOCE



LA JOURNÉE DU NON-HÉROS
MATIN - VOLUME 2

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Titre : Bérénice de Cappadoce : la journée du non-héros – Matin, Volume 2

© Éditions Pluma & Littera, 2023, Rambouillet, France

© Adriana Martins, 2023, pour le texte ISBN 979-10-424-1315-6

Couverture et projet graphique Isabela Pampuch

Révision et préface : Florina Voirpy

Tous droits réservés.

www.plumaetlittera.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou

La vie de chaque personne pourrait donner naissance
à un livre. Il suffit que l'histoire y soit bien contée.
Matathias de Artaxate

Préface.....	9
Prologue.....	11
Reculer, puis avancer.....	33
Disciples d'Hermès, disciple d'Athéna.....	51
Ursicinus.....	69
Le sourire parmi les larmes.....	93
Amour et luxure.....	109
Une querelle entre femmes.....	123
Nouvelles atalantes.....	165
Le prince Ezana d'Aksoum.....	191
De re coquinaria.....	209
Io, saturnalia !.....	229
Citoyenne respectable.....	243
Vivre n'est qu'un scandale et une honte.....	259
Peta, Puta, Patella.....	277
L'amour est aveugle.....	299
L'amour de médée.....	307
Amor fidelis.....	321
Mens sana.....	337
Deux mondes divisés.....	361
Tempus semper fugeret est.....	381



PRÉFACE

« Je demeurais longtemps errant dans Césarée, Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée. »

Antioche adorait Bérénice, « l'autre, la vraie », comme dirait Aurélien, celle de Racine, au nom de « princesse d'Orient ».

Avec Bérénice, Racine voulait la simplicité. Il ne pensait pas vraisemblable qu'une multitude d'actions puissent se dérouler en une seule journée.

En une seule journée ? Évidemment, non. Mais en une vie ?

Dans une autre Césarée, en Cappadoce, une autre Bérénice. Elle est bergère. Pour elle, aucune vraisemblance n'est possible dans une unité d'action et de lieu. De toute façon, les actions dépendent les unes des autres ; tout est engrenage. La vraisemblance ne peut que résider dans un récit initiatique.

Bérénice n'est pas reine et semble ballottée sur les flots de sa destinée où chacun de ses choix aura des répercussions inattendues qui appelleront, à leur tour, d'autres choix. Bérénice nous emmène dans une tragédie du quotidien, une épopée du commun, à travers son récit, mais aussi à travers plusieurs récits enchâssés. Bérénice de Cappadoce est le parfait exemple du pouvoir de la parole, du langage, de la poésie et des contes sur notre façon de voir le monde.

Bérénice de Cappadoce a pour cadre une Antiquité tardive éminemment moderne. Adriana Martins met nos sens en éveil ; nous voyons les couleurs, humons les odeurs, goûtons les parfums d'une époque dont on parle encore peu. À travers les yeux de Bérénice, non seulement nous visitons Césarée et d'autres lieux de l'Anatolie, mais nous voyons aussi tout un monde foisonner.

Bérénice ne cessera pas de s'interroger à son sujet ! Elle est un petit bout de femme à l'esprit assailli de questions. Elle n'est

peut-être qu'une bergère, mais sa réflexion est sans cesse en mouvement.

Comment pourrait-il en être autrement dans un monde où le patriarcat domine et où diverses cultures doivent vivre ensemble ? Comment faire quand on est né femme et que, pour diverses raisons, on est condamné à se cacher ?

Bérénice de Cappadoce est un roman très actuel par les questions qu'il soulève.

Et finalement, on s'interroge. Bérénice, héroïne ou pas ? Certains diront qu'elle est bien courageuse face à l'adversité. Bérénice se relève toujours, à la manière d'Ulysse. D'autres diront qu'il n'en est rien. Est-ce du courage quand on se bat avec l'énergie du désespoir ? A-t-on d'autre choix, au final, que de continuer à aller de l'avant ? Qu'y a-t-il d'héroïque à cela quand on enchaîne les déboires ?

Bérénice va surtout apprendre la bienveillance ; celle envers autrui, mais aussi celle envers elle-même. Bérénice est également un magnifique exemple de résilience. Peut-être y a-t-il un peu de chaque femme dans Bérénice...

Adriana Martins nous ouvre les portes d'un récit profondément humain.

Florina Voirpy



PROLOGUE

Depuis trois jours, Dame Bérénice ne revient plus. Je me demande ce qui lui est arrivé.

Comme tout ce qui la concerne, cette disparition n'a vraiment rien d'anodin.

Voici pourquoi je dis que je suis inquiet : aussi courageuse et aussi expérimentée qu'elle soit, Dame Bérénice reste toujours une dame de presque quatre-vingts ans. À cet âge-là même le grand Hercule serait une source d'inquiétude s'il disparaissait dans les mêmes circonstances !

Mais je ne suis pas étonné. Après tout ce que j'ai entendu, ce n'est, pour moi, pas surprenant qu'elle continue ses péripéties.

Notre parcours ensemble entre passé et présent a commencé depuis plus d'un an ; presque tous les jours elle me raconte un morceau de son histoire et je ne me lasse jamais de l'entendre. Chaque épisode fait grandir mon admiration pour cette femme d'apparence si triviale, mais qui recèle tant de vies extraordinaires en une seule existence.

Et depuis le début nous suivons le même rituel : tôt le matin, après avoir pris son repas, je l'attends à l'entrée de la taverne. Dès qu'elle descend de sa chambre à coucher, je lui offre mon bras et nous partons, bras dessus, bras dessous, pour une promenade autour du Forum. Si le temps nous sourit, nous marchons jusqu'aux portes Est. Nous y restons

quelques instants pour apprécier le spectacle de la caresse des rayons du soleil sur les eaux qui entourent la ville.

Notre parcours se fait en silence. J'ai appris que ce moment était nécessaire à mon amie pour qu'elle puisse voyager dans le passé et ainsi choisir les parties qu'elle veut révéler. Après cela nous rentrâmes à la taverne. Moi à mes affaires. Dame Bérénice à sa vie insaisissable.

Ces dernières semaines, elle sort presque tout le temps, comme elle le faisait avant. À son retour, elle semble si fatiguée que nos rendez-vous sont devenus de plus en plus courts. Ce qui m'agace plus que ce je n'aurais cru puisque, à la fin, cela reste son histoire à elle et non la mienne. Mais il faut avouer qu'à la fin de chaque épisode j'ai envie d'en savoir plus.

Ma frustration a atteint son paroxysme car, ces derniers temps, une certaine agitation s'empara de son esprit. Nous continuons nos sessions, mais, jour après jour, elle semble perdre le fil de son histoire, en faisant les cent pas, les yeux toujours rivés sur la fenêtre. Alors nous avançons lentement, ce qui rend mon travail plus difficile.

Malgré tout, je ne perds pas mon intérêt. Au contraire : je me sens frustrée et j'ai peur qu'un malheur ne lui arrive avant qu'elle n'ait pu finir son histoire. J'essaie, le plus subtilement possible, de l'inciter à en raconter davantage, mais, au sein de notre relation, c'est Dame Bérénice qui dicte les règles. Et ses règles sont claires : elle prend son temps dans toutes ses entreprises.

Une fois, alors qu'elle s'était aperçue de ma contrariété au sujet de la lenteur du rythme du récit quotidien, elle me réprimanda gentiment :

— Flavius, comme tu l'as peut-être remarqué, j'ai vu et j'ai vécu beaucoup de choses. Sache que, dans mon histoire,

le temps est le véritable protagoniste. Cette coexistence m'a appris qu'il est inutile de faire une course contre lui. Qu'il aille vite ou lentement, je ne le dépasserai jamais. Il en va de même pour toi ! Alors c'est tout pour aujourd'hui. J'ai d'autres choses à faire et je compte bien profiter de mon temps, si tu veux bien excuser le jeu de mots.

C'est vrai que depuis qu'on se connaît je ne l'ai jamais vue courir contre le temps. Cela ne veut pas dire qu'elle ne soit jamais pressée ; c'est juste qu'elle se soumet au rythme des choses.

Pardonnez-moi, je manque à tous mes devoirs de gusan. Je ne suis pas les leçons de ma maîtresse. Je suis en train de me perdre dans mon récit. Je vous disais donc que mon amie avait disparu. Revenons à nos moutons.

Tout a commencé il y a quatre semaines.

Ce fut une journée de travail longue et fatigante, par un début d'automne sombre et pluvieux. Nous étions tous prêts à rejoindre les bras de Morphée. Tous les clients allèrent se coucher ; il ne restait plus que ma mère et moi. Alors que nous débarrassions les dernières tables, de forts coups nous firent sursauter. Derrière la porte d'entrée, une voix féminine, impérieuse et retentissante comme les coups de tonnerre, accompagnaient la pluie incessante :

— Ouvrez-moi la porte ! Abri et protection, par *Jupiter Hospitalis* !

Cet appel, des plus solennels, nous causa d'autant plus d'étonnement que notre établissement était une auberge et non un temple. Clamer le droit d'hospitalité au nom du père Jupiter était non seulement inapproprié mais exagéré.

Ce fut donc dans de mauvaises dispositions que je répondis, en ouvrant la porte à cette visiteuse intempestive et dramatique :

— Par Hercule, calmez-vous ! Ici ce n'est pas la demeure de riches patriciens qui ont l'obligation d'offrir de l'hospitalité à tous les passants ! Si ce que vous désirez c'est un lit pour vous reposer, il faudra payer cinq *siliqua*, mais je vous préviens : la cuisine est fermée, alors il n'y aura pas de souper pour vous !

J'essayais de donner à ma voix d'un timbre d'ennui, désapprouvateur. Je gonflai le prix du séjour, dans l'espoir de décourager cette âme de vouloir s'héberger chez nous. Une nouvelle hôtesse équivaldrait à une surcharge de travail au moment où mon lit criait mon nom de plus en plus fort.

Néanmoins, après avoir exprimé mon rudolement, je restai muet devant l'image de cette *Diana Luna*¹, dont la beauté surpassait celle de Vénus : même si une épaisse cape de laine, trempée par la pluie battante, cachait une partie de son visage, une paire d'yeux écarquillés, qui oscillaient du vert au bleu des eaux du *Benacus*², me fixa sans cligner. Sa propriétaire avait la peau de la même couleur que l'huile d'olive la plus pure ; sa bouche était aussi rose qu'une fleur de pêcher. Par dessous sa cape toute mouillée, j'entrevois de belles boucles, noires comme les branches du châtaignier.

¹ La déesse Diane, dont l'équivalent grec est la déesse Artémis, est liée à la lune, à la chasse et aux naissances, car depuis l'Antiquité, on calcule la grossesse en fonction du nombre de lunes.

² Le Lac de Garde, en Lombardie, Italie.

Au moment même où tous ces détails m'apparaissaient, je regrettais les propos qui venaient de sortir de ma bouche, mais puisque la parole lancée n'est jamais sans retour, comme le dit toujours un des hôtes chrétiens, la mienne me revint, débordante de remontrances et d'irritation :

— Alors c'est donc ça l'accueil de la part d'une maison qui se veut respectable ? C'est ça la bienveillance offerte à une femme en danger, menacée par des malfaiteurs et qui cherche refuge sous la protection de bons citoyens ? Livrez-moi à moi-même, et au petit matin, après avoir joui de votre sommeil coupable, fruit de la paresse, qu'Héra venge mon honneur et fasse de vous celui qui doit ramasser mes dépouilles brisées à votre porte ! Tout comme un Hercule repentant, vous pleurerez ma perte !

En disant cela, la belle Déesse, dans sa forme humaine, franchit la porte d'un pas déterminé, m'écartant sur le côté durant son passage.

Que celle qui les prononçait fût belle ou laide, ces mots (bien qu'exprimés par la voix la plus musicale que j'aie jamais entendue), ainsi que le geste qui les accompagnait me causèrent un certain malaise et c'est sur la défensive que je lui répondis :

— Allons, ce n'est pas de ma faute si vous ne respectez pas la loi du Dieu du sommeil. Personne d'honnête ne déambule dans les rues à cette heure-ci. Si vous finissez par être agressée, ce n'est pas mon problème. Et comment puis-je savoir si, derrière vous, vous ne cachez pas des bandits prêts à envahir l'auberge pour nous égorger pendant notre sommeil ?

Je fus plus brusque que ce que j'avais souhaité mais l'attitude de mon interlocutrice me déstabilisait.

— Ben, la vérité est que rien ne garantit que cela ne va pas arriver, dit-elle en me regardant droit dans les yeux, un sourire sibyllin sur les lèvres.

Je ne pouvais pas soutenir son regard. Aussi rouge qu'une cerise mûre, je baissai les yeux, anéanti face à cette silhouette défiante.

Ce fut ma mère qui vint à ma rescousse :

— Veuillez nous excuser pour l'accueil, madame, mais vous conviendrez bien qu'il se fait tard pour recevoir des clients.

— Vous avez raison, vénérable dame, répondit la jeune femme, d'un ton apaisant désormais, et je vous demande pardon d'avoir interrompu votre repos bien mérité. Il s'avère que je tourne en rond depuis des heures, à la recherche de votre établissement. Des gens malhonnêtes m'ont donné de mauvaises directions, et j'ai fini par être poursuivie par une bande menaçante de patriciens fourbes. Je suis persuadée qu'ils étaient de connivence ! Jusqu'à quand nous, les pauvres, les démunis, aurons-nous à subir la violence de ces enfants de familles qui se disent nobles, mais qui portent les fruits d'un caractère ignoble ?

« Eh bien, voilà quelqu'un qui n'a pas peur d'exprimer ses opinions », pensais-je.

— J'ai dû attendre qu'ils perdent ma trace, poursuivait-elle, pour enfin trouver le bon chemin jusqu'ici. J'aimerais être hébergée dans votre établissement, c'est certain, mais la principale raison de mon arrivée est toute autre : il faut que je parle à une de vos hôtes.

— Et qui serait cette personne ? demanda ma mère, cette fois-ci méfiante.

— Je cherche La Dame de Nemausus.

— Nous n'avons personne avec ce nom, répondis-je.

— Et *Βερενίκη στην Καππαδοκία* ?

Ma mère et moi échangeâmes un regard, manifestement confus, puisqu'aucun de nous ne parlait le grec.

— « Bérénice de Cappadoce », répéta l'intruse, cette fois-ci dans un latin clair et sonore.

À ce nom, ma mère prit un ton grave et suspicieux :

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai sous mon toit cette personne ?

— C'est elle-même qui m'a donné votre adresse et qui m'a dit de venir la chercher si jamais j'avais une information importante. C'est donc ce que je fais. Cependant, je comprends parfaitement que, pour l'instant, je ne représente rien pour vous si ce n'est un désagrément. Pour résoudre l'affaire, je vous prie d'envoyer votre esclave, dit-elle en me montrant du doigt, pour faire savoir à Dame Bérénice qu'Eurydice la cherche.

— Je ne suis pas un esclave !

Aucune d'elles ne m'entendit.

— Même si cette personne est hébergée chez nous, il s'agit d'une dame à l'âge avancé, qu'on ne doit pas, par respect, déranger à une heure aussi tardive !

— La personne dont je parle porte le poids de son âge, certes, mais il ne s'agit pas de n'importe quelle femme âgée non plus, mais d'une dame qui est la plus active, hautaine, lucide et vigoureuse qu'aucun d'entre nous n'a jamais connue.

À ces mots, ma mère et moi sûmes qu'il s'agissait bien de « notre » Dame Bérénice.

— Soit ! Répondit ma mère. Si c'est bien comme vous le dites, je vais porter votre message.

Alors ma mère se tourna vers moi et m'ordonna :

— Flavius, prépare pour cette jeune femme un repas convenable et du bon vin, puisque les amis de nos amis sont nos invités, comme le dicte la loi du Dieu évoqué plus tôt.

Sur ces mots, elle partit. Je restai seul avec Eurydice.

Je voulais éviter une nouvelle confrontation avec cette jeune femme qui m'intriguait ; de fait, je fuis vers la cuisine, sous prétexte d'apprêter son repas, une activité qui me prit beaucoup trop de temps : je me perdis dans des tentatives infructueuses pour lui dresser une jolie assiette, sans que je comprenne ce qui motivait ce geste.

Lorsque je revins avec le dîner, Dame Bérénice était à table. Ma mère, toujours discrète et respectueuse vis-à-vis de la vie privée de ses clients, était partie se coucher.

Dès que je m'approchai, la vieille dame me remercia et me congédia, à sa manière habituelle :

— Mon cher Flavius, au nom d'Eurydice, et aussi en mon nom, je te prie de nous pardonner ce désagrément, qui sera dûment récompensé.

— Je souhaite, poursuivi-t-elle, qu'Eurydice, ma filia préférée, soit logée dans ma chambre. Par conséquent, il te faut lui prévoir un lit convenable. Tout comme moi, elle prendra ses repas en privé dans mes appartements. J'attends de ta part qu'elle soit traitée avec la même déférence que celle que tu m'accordes depuis toujours. Voici le paiement pour dix jours. À présent, mon cher ami, je te prie de prendre congé. Fais-nous savoir quand la chambre sera prête.

Ses mots ne laissaient pas de doute : je n'étais pas le bienvenu.

En mon for intérieur, je détestai cette jeune femme qui, d'après les indices, était venue perturber la bonne entente que j'avais avec mon mentore. Je fusillai Eurydice du regard, mais elle semblait faire fi de mon existence.

Je revins à mes affaires ; cependant, dans ma tête, mes pensées tourbillonnaient. Je maudissais la présence de cette femme tout en désirant qu'elle restât longtemps. C'était comme si j'étais devenu une de ces pierres de Magnésie, que j'avais vu une fois, à l'occasion d'un spectacle mystique. Je ressentais, envers Eurydice, de l'attraction et de la répulsion à la fois³.

Néanmoins, mon trouble n'empêcha pas ma curiosité de savoir quel était le lien entre les deux femmes et pourquoi autant de mystère planait autour de leur conversation. J'avais honte de mon comportement, mais curieux comme Épiméthée⁴, je descendis les escaliers en silence, pas à pas, en essayant d'étouffer le mieux possible le bruit de ma béquille, qui aurait dénoncé ma présence ; j'étais avide d'entendre quelque chose d'intéressant.

Ma tactique eut l'effet escompté. Et ce que j'entendis fut non seulement source de surprise, mais aussi d'inquiétude.

³ Flavius décrit ici l'action de la *Μαγνητικὸς λίθος* (magnus lithos), ou magnétite, aussi appelée aimant ; Magnésie était la région de Thessalie d'où l'on extrayait ce minéral en abondance.

⁴ Épiméthée, faisant fi du conseil de Prométhée de n'accepter aucun cadeau de Zeus, prit la fiole offerte par Pandore. En ouvrant le cadeau, il libère tous les maux de l'humanité, ne laissant rester à l'intérieur que l'espoir. Ce mythe figure dans l'œuvre d'Hésiode, *Les travaux et les jours* (7^{ème} siècle avant notre ère).

Voici les mots qui sortirent de la bouche de Dame Bérénice :

— Nous devons élaborer un plan avec toutes les précautions, ma fille, parce celui-ci sera notre attaque la plus agressive jusqu'à présent. Il nous faut créer un effet de surprise, vu notre désavantage numérique. Rassemblons toutes nos vaillantes guerrières afin d'avoir une chance d'y parvenir ! Dès que nous aurons la victoire entre nos mains, il nous restera ensuite la question de savoir ce que nous ferons de notre butin...

— Tout est prévu, répondit Eurydice. La grande propriété aux alentours de *Modicia*⁵ a été préparée pour recevoir notre précieuse cargaison. Quant à nous, vos servantes, aussi courageuses que les plus redoutables amazones, nous sommes prêtes à vous servir.

— Votre loyauté est mon bien le plus précieux, ma chère Eurydice. Dans les jours à venir, profitons de notre temps pour passer en revue tous les détails de cette entreprise risquée. Que Tyché nous soit favorable ! Où est Flavius ? Il se fait tard, et le mieux qu'on puisse faire maintenant c'est dormir.

Dès que j'entendis mon nom, je fis demi-tour pour remonter quelques marches en silence. Je redescendis ensuite, et fis comme si mon arrivée rapide n'était qu'une simple coïncidence.

Il était *prima noctis*⁶ passée ; à cette heure-ci même un modeste aubergiste avait droit au repos ; alors je leur annonçai, en faisant de mon mieux pour cacher ma fatigue intense, que les lits étaient faits. Les deux femmes firent un

⁵ Monza, Italie.

simple hocher de tête et, aussi rapides que les éclairs de cette nuit d'orage, prirent congé sans émettre un mot.

Quant à moi, il me fut dès lors impossible de trouver le sommeil. Les hypothèses, que j'avais faites lors de l'arrivée de Dame Bérénice à l'auberge, venaient donc d'être avérées. Elle était, effectivement, la cheffe d'une bande de scélérates, des sthénos modernes⁷, mais belles et séductrices, comme je les imaginai toutes, à l'image de la perverse Eurydice.

Le lendemain matin, j'étais bien ennuyé car je ne savais pas comment réagir devant Dame Bérénice sans admettre avoir entendu une conversation non destinée à mes oreilles ; j'évitais, à tout prix, de croiser les deux femmes. Après avoir feint une affaire importante à régler sur le marché du Forum, je priai ma mère de s'occuper de nos hôtes. Pourtant, dès mon retour à l'auberge, mon père m'annonça

⁶ Les heures de la journée étaient divisées en deux sessions de 12 heures : *hora prima, secunda, tertia, quarta, quinta, sexta, septima, octava, nona, decima, undecima* et *duodecima*, qu'ils désignaient par *hora diei* et *hora noctis*, c'est-à-dire le jour et la nuit. Pour lire l'heure, les Romains utilisaient une horloge à eau, la clepsydre, bol rempli d'eau (le plus souvent en terre cuite), dont un orifice sur le côté faisait couler le liquide goutte à goutte, tandis que des marques à l'intérieur du récipient indiquaient l'heure. La clepsydre était calibrée par des cadrans solaires.

⁷ Stenne, Méduse et Euryale, les trois sœurs sont les terribles Gorgones, filles du dieu Phorcys et de sa sœur, Ceto. Les Gorgones sont décrites comme ayant des visages évoquant un sanglier, des ailes d'or et des cheveux de serpent. Leurs yeux immenses ont le pouvoir de pétrifier tout être vivant. La plus connue des trois est Méduse, la seule immortelle. Après avoir été violée par Poséidon, Méduse se fit arracher la tête par Persée, qui s'en servit pour pétrifier ses ennemis.

que la vieille dame lui avait demandé que j'aïlle la voir dans les plus brefs délais. Je n'avais aucune justification valable pour échapper à cet ordre, alors je ne pus rien faire d'autre que de monter à l'étage.

Dans la chambre il n'y avait aucun signe d'Eurydice. Juste Dame Bérénice, qui affichait un air sérieux et grave :

— Flavius, dans les deux semaines à venir, une affaire urgente va exiger toute mon attention. Malheureusement, je ne pourrai pas continuer mon récit pendant un certain temps : le moment est grave pour moi, la probabilité que, bientôt, nous ne nous verrons plus, est grande, si les Moires décident que l'heure de traverser le Styx a sonné pour moi⁸.

— L'entreprise qui m'attend, poursuivit-elle, est fort dangereuse, mais je serai prudente. C'est pourquoi je te demande de me pardonner l'interruption de nos discussions, que j'aime tant. Sache que, malgré les années qui nous séparent, je te considère comme un véritable ami, que je tiens en grande estime. J'espère que cette amitié pourra encore durer longtemps, une fois que la tempête sera passée.

Ces mots, que je savais remplis de sincérité, me touchèrent profondément. D'autant plus que Dame Bérénice était assez réservée sur ses émotions.

— Dans les jours à venir, je serai souvent absente, pour ne rentrer qu'au moment de me reposer. Comme j'ai une confiance absolue en toi, je te remets les clés de ma

⁸ Les Moires, également appelées les Parques ou Destin, sont les trois sœurs qui veillent à l'accomplissement de la destinée de l'humanité et des dieux. Clotho est celle qui tisse le fil de la vie, tandis que Lachésis l'étale et Atropos le coupe. Le Styx est l'un des fleuves menant à l'Hadès, le monde souterrain des morts.

chambre ainsi que de mon coffre-fort. À l'intérieur tu trouveras tout mon trésor, ainsi que mes dispositions testamentaires, dans lesquelles je déclare que mon or, mes bijoux et tout ce qu'il contient t'appartiennent, si jamais je ne reviens plus. Que Tyché nous soit favorable, mon ami !

Le sérieux et l'affliction dont sa voix était empreinte m'inquiétèrent et, pour une raison qu'à l'occasion je n'étais pas en mesure de comprendre, j'eus peur pour son salut.

Qu'était-il en train de se passer ? Qui était Dame Bérénice, en fin de compte ? Cela faisait plus d'un an qu'on se fréquentait, mais quand j'appris son nom d'usage, je compris que je ne la connaissais que peu. Et ce que je savais, je ne l'avais appris que par des mots que Dame Bérénice elle-même avait prononcé. Malgré le fait que, jusqu'alors, nous ayons eu une grande complicité, elle continuait d'être pour moi un mystère. L'arrivée soudaine de cette jeune femme ne fit que renforcer l'énigme.

Cependant, j'avoue que, depuis que j'étais devenu son secrétaire, j'avais fini par l'admirer et la respecter comme une mère vénérable, sage. Tout ce que Dame Bérénice venait de me dire ne fit qu'augmenter mon estime. À présent, je maudissais mes oreilles d'avoir écouté la conversation de la veille. Se peut-il qu'une personne soit odieuse aux yeux du monde, mais honorable auprès de son cercle intime ? Dame Bérénice serait-elle une version

féminine du téméraire Bulla Félix⁹ ? Si c'était le cas, comme disait ma mère « *Malum factum remittitur, pro bono quod attulit* »¹⁰, Que ma mystagogue soit aussi une hors-la-loi, idée que j'avais encore du mal à concevoir, vu son âge, soit ! mais quant à la belle et insolente Eurydice, serait-elle une enfant de Mendacius, le Dieu de la fourberie et du mensonge ?

— Flavius, est-ce que tout va bien ?

J'étais tellement absorbé par mes pensées que j'avais perdu le fil de la conversation.

— Pardonnez-moi, maîtresse. Mon esprit cherchait à assimiler ce que je viens d'entendre. Aucun mot ne peut exprimer ma reconnaissance pour l'estime que vous me portez, mais prions *Fortūna* pour que je périsse avant d'avoir l'occasion d'hériter d'un tel trésor. Que les Dieux vous accordent la vie éternelle.

— N'exagère pas, voyons ! Dit Dame Bérénice, en rigolant. Penser que toi, si jeune, puisses être emporté par Thanatos avant moi n'a aucun sens. Et ne t'inquiète pas, je sais que tu ne souhaites pas ma mort et que tu ne convoitises pas cet or et ces bijoux, ces babioles que les gens chérissent tant.

⁹ *Bulla Felix*, du latin « amulette porte-bonheur », était un bandit, chef de 600 hommes, qui, sur ordre de l'empereur romain Septième Sévère, était en cavale pendant plus de deux ans (vers 205-207 de notre ère). Sorte de Robin des Bois de l'Antiquité, ses aventures ont été racontées par l'homme politique et historien Cassius Dio. Le mystagogue est la personne qui initie une autre dans les mystères liés à une croyance sacrée.

¹⁰ Le mal commis est pardonné, pour le bien qu'il a apporté.

— De toute manière, ce n'est pas ça mon vrai trésor : ces sont mes manuscrits ! Et je n'aurais pas pu leur trouver meilleur gardien.

— Je suis et je resterai à tout jamais votre serviteur, Dame Bérénice. Quant à dame Eurydice, sera-t-elle aussi absente ?

J'essayai de donner à ma voix l'inflexion la plus nonchalante possible.

— *Mademoiselle*, corrigea-t-elle, le cœur de la belle Eurydice n'a pas de propriétaire pour le moment. Mais je dirais qu'il se pourrait qu'elle ait volé le vôtre.

Dame Bérénice dit ces mots avec un petit sourire au coin des lèvres, ce qui me gêna fortement.

Je répondis d'un ton plus fort que ce j'aurais aimé :

— Absolument pas ! Nous ne nous sommes pas faits une bonne première impression l'un de l'autre.

— Ce n'est pas ce qu'il me semble, car, depuis hier, elle n'arrête pas de parler de toi...

À ces mots, mon cœur se sentit pousser des ailes. Était-ce vrai, ou la bonne dame faisait-elle un trait d'humour, comme elle en avait l'habitude ? Malgré tous mes efforts, dès le premier moment que je la vis, je n'arrêtais pas de penser à Eurydice, même si son attitude initiale n'était pas la plus amicale envers moi.

Mais je n'eus pas le temps de poser d'autres questions, car je fus rapidement congédié par des mots doux, certes, mais percutants :

— C'est tout pour le moment, Flavius. Je te prie de m'excuser, car je dois me préparer à partir. Ne nous attendez pas pour dîner.

Même si je ne voulais pas l'admettre, j'avais été déçu par cette dernière phrase.

Les jours suivants, tout se passait conformément à ce que Dame Bérénice avait prédit : elle et notre nouvelle invitée partaient tôt, pour ne revenir qu'au soir, réfléchies et fatiguées, sans aucune envie de converser.

À ces occasions, je n'échangeais avec Eurydice que quelques mots, qui n'allaient jamais au-delà des « bonsoir, s'il vous plaît, merci ». Pourtant, j'avais le sentiment qu'ils étaient dits avec un ton attentionné, juste pour moi.

Le mois de novembre arriva.

Les journées devenaient plus courtes et plus froides ; le brouillard typique de *Mediolanum* rendait tout encore plus décourageant. C'est pourquoi une vague de chaleur inhabituelle pour la saison remonta le moral de tous. Le soleil brillait de mille feux et le vent chaud du sud nous faisait croire que nous vivions un nouveau printemps. Ce fut fugace, mais bienvenu.

Un événement rendit ces journées encore plus spéciales pour moi : la protégée de Dame Bérénice se tordit la cheville en descendant les escaliers. En disant cela, l'auditeur pourrait penser que je me réjouis de sa souffrance, mais ce n'est pas le cas : cet accident allait enfin permettre d'apporter aux yeux d'Eurydice, une lumière nouvelle sur moi.

L'auditeur s'imagine peut-être maintenant que, tel un Achille, j'aurais supporté virilement la chute de ma Briseïs. Toutefois, la ressemblance entre moi et le fils de Pélée s'arrête à notre faible calcanéum.

L'amour de la vérité m'oblige, non sans gêne, à décrire fidèlement la scène : au moment même où je montais avec

un seau rempli d'eau, Eurydice descendait l'escalier qui séparait le premier étage du rez-de-chaussée. Sur la première marche, elle se tordit le pied et tomba dans un bruit sourd en roulant marche après marche. Dans sa trajectoire malheureuse, elle finit par m'emporter avec elle.

Nos corps s'emmêlèrent : nous n'étions ni griffon ni harpie, mais un amalgame confus qui prit un vol lent et chaotique, pour ne se détacher l'un de l'autre qu'en bas de l'escalier, aux pieds de Dame Bérénice, qui accompagnait notre court et désastreux voyage entre l'apitoiement et le rire, preuve que même les personnes les plus élégantes rient parfois du malheur d'autrui, tant que l'accident reste bénin.

Ce fut elle qui nous aida à nous relever, puisque, pendant ma chute, j'avais fini par casser ma béquille. Alors, je ne pus même pas tendre une main forte et héroïque à Eurydice. Acceptant mon statut d'homme ordinaire, tout ce que je pouvais faire était de m'asseoir sur les escaliers, la tête baissée, et lécher mes blessures de héros vaincu.

Au moins, j'étais sur un terrain solide.

L'accident provoqua une belle entorse à la cheville d'Eurydice, ce qui l'obligea à se reposer pendant quelques jours. La jeune femme qui, en temps normal, avait l'agitation d'un écureuil, ne pouvait plus faire que de brèves promenades. C'est alors que je réalisai à quel point Eurydice et Dame Bérénice se ressemblaient, car, au troisième jour de convalescence, elle était incapable de rester assise et d'attendre sagement la guérison. C'était comme regarder un animal sauvage enfermé dans une cage. Au comble de son ennui et de son agacement, ce fut envers moi qu'elle se tourna pour demander du secours :

— Flavius, sois galant et emmène-moi faire un tour. Si je reste assise là une heure de plus, je te jure que je vais me lancer à nouveau du haut des escaliers.

Surpris mais très disposé à l'obliger, je voyais là ma chance de finalement devenir son héros, je lui demandai où elle aimerait aller.

— Quel que soit l'endroit où tu m'emmènes, je suis sûre que je l'apprécierai.

J'eus l'impression qu'à ces mots, son visage rougit, mais cette impression fut de courte durée car elle se leva rapidement en m'offrant son bras pour que je la suive.

Puisque je connaissais *Mediolanum* comme le creux de ma main, je l'emmenai voir les plus beaux endroits de la ville : le palace impérial, le cirque, le théâtre, les thermes. Nous allâmes de la Porta Vercellina jusqu'à la Porta Romana. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir eu ce jour-là un homme plus fier que moi d'être en si bonne et belle compagnie, car l'Eurydice qui m'accompagnait ce jour-là était charmante, très différente de celle dont j'avais fait une première rencontre.

Notre promenade fut longue et nous eûmes faim, comme il fallait. Sachant que cela lui aurait fait bonne impression, je lui offris le meilleur libum de tout l'Empire Romain.

Certes, on disait que c'était le casse-croûte des pauvres, mais ce pain à la fine croûte bien dorée, recouvert d'un mélange de viande et de légumes, que proposait Octavius, le marchand, était irrésistible dans sa simplicité. Le fait qu'il fut préparé et vendu par un marchand itinérant n'empêchait même pas les gens de faire la queue pour l'un de ces délicieux pains ronds et aplatis. Bien que l'on offrît ce plat à

la taverne les jours maigres, celui d'Octavius était bien meilleur que le nôtre. Mais je ne dirai jamais ça à ma mère.

Tandis que nous marchions bras dessus bras dessous, Eurydice se montrait intéressée par tout ce que je lui présentais et semblait apprécier la balade autant que moi. À un moment donné, pour l'impressionner, et certainement inspiré par mon estime personnelle, qui grandissait depuis que je travaillais pour Dame Bérénice, je prononçai un discours grandiloquent, dans le meilleur style du poète Ausonio :

— Chez *Mediolanum*, tout est digne d'admiration, avec nos grandes richesses et tant de maisons nobles. Nous sommes forts, mais protégés par nos murailles imposantes. Dans notre cirque, nous pouvons tous profiter des spectacles. Sans oublier notre théâtre, nos temples, ou la forteresse du palais impérial. Qui ne voudrait pas vivre dans le quartier nommé d'après les thermes d'Erculée ? Nos cours à colonnades sont ornées d'admirables statues de marbre, et nous avons des bâtiments, les uns plus imposants que les autres, qui rivalisent en grandeur. La proximité de Rome n'enlève rien à la splendeur de notre ville.

—Eh bien, fit-elle, il me semble que j'ai devant moi un futur Magister, ou peut-être même un futur sénateur. Je ne savais pas que tu connaissais si bien l'art oratoire !

J'étais gêné, mais fier, tout à la fois. Si on sentait dans sa phrase son ton moqueur habituel, on y devinait également de la gentillesse.

— Ne sois pas gêné. J'aime beaucoup ta façon de parler. Mère nous dit toujours...

La phrase mourut sur les lèvres d'Eurydice, devenue soudainement pâle comme de la cire. Ses yeux, grands ouverts, regardaient fixement dans la direction de deux

hommes d'aspect respectable mais desquels émanait, pour une raison que je ne saurais expliquer, un air sinistre.

Je m'empressai de dire, dans un élan d'héroïsme paonnesque :

— Ces hommes te dérangent-ils, Eurydice ? Seraient-ce eux qui t'ont poursuivie la nuit de ton arrivée ? Si c'est le cas, je vais leur communiquer mon désagrément ! Nobles patriciens ou non, ils n'ont pas le droit de te déranger !

Le sourire et la couleur revinrent sur son visage. Eurydice me répondit avec une douceur dans la voix, que je ne connaissais pas encore :

— Mon brave Orphée ! J'ai foi en ton honneur et en ton courage, et je suis sûre que ces hommes se sentiraient menacés si tu décidais de t'y frotter. Mais il n'y a aucune raison de le faire. J'ai eu une petite frayeur parce qu'ils m'ont rappelé des personnages sinistres que j'avais vus lors d'un spectacle à l'Agora de Kavala, il y a quelques années. Laissons-les tranquilles. Viens, montre-moi un autre endroit intéressant. De ce côté-ci, j'en ai assez.

J'étais si envoûté par sa beauté, son intelligence et son attitude assertive, si différente de la mienne. Alors je n'en écoutais que les paroles élogieuses à mon adresse, sans remarquer la peur dissimulée derrière son ton bienveillant.

Nous continuâmes notre tour et ne rentrâmes chez nous qu'en fin d'après-midi, mais, pour moi, c'était comme si nous venions de partir. Eurydice, qui était revenue avec sa cheville encore plus gonflée, eut droit à une réprimande de la part de Dame Bérénice, même si derrière l'avertissement, elle n'avait pas l'air fâchée.

Au cours de la conversation, j'évoquais la rencontre avec les personnages de théâtre qui avaient tant effrayé

Eurydice et me moquais d'elle comme seule une grande familiarité permet de le faire. Eurydice eut un rire timide, mais les regards échangés entre elle et Dame Bérénice n'eurent rien d'amusant. Une fois de plus, les deux femmes s'enfermèrent dans la pièce pour discuter à voix basse.

Cette fois, je ne fus pas si curieux.

Quelques jours plus tard, ma *Diana Luna* fut complètement guérie, et les deux femmes reprirent l'habitude de s'absenter longuement en journée pour n'être de retour à l'auberge que tard le soir. Seulement, à présent, à chaque fois qu'on se croisait, Eurydice prenait le temps de converser.

Elle me demandait ce que j'avais fait ou ce que je devais faire, intéressée véritablement par mes activités. Elle me félicitait également pour mon travail en tant que secrétaire et rapportait que Dame Bérénice appréciait beaucoup mon style narratif et mon travail assidu. Elle finissait toujours par me demander si, un jour, j'aurais un peu de temps libre pour elle, tellement j'étais pris. Puisqu'en réalité, c'était elle qui était toujours absente et occupée, cette considération me fit prendre davantage d'assurance.

Cela me fit considérer chaque partie de mon travail comme quelque chose de très important, de très digne. Pour la première fois de ma vie, j'étais fier de ce que je faisais.

Je finis par m'habituer à la présence d'Eurydice et par la considérer comme une hôtesse permanente, à l'image de Dame Bérénice. Chaque jour, j'attendais avec impatience une nouvelle occasion d'être seul avec elle pour pouvoir l'inviter à une nouvelle promenade. La prochaine fois, nous irions peut-être jusqu'au *Benacus*. À *Mediolanum*, tout le monde disait qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour passer un bon moment à deux.

Mais le contraire de ce à quoi je m'attendais se produisit.

Elles partirent toutes deux et depuis trois jours nous n'avions plus de nouvelles. Ni Eurydice, ni Dame Bérénice, ne nous prévinrent d'un éventuel voyage, et nous sommes tous agités.

Je crains le pire.

N'ayant rien d'autre à faire qu'attendre, je décidai d'employer mon temps libre pour transposer le reste du récit sur les parchemins, car j'ai déjà beaucoup de matériel accumulé. Je suis impressionné par le nombre d'histoires qui peuvent vivre en une seule personne. Et, apparemment, Dame Bérénice continue d'ajouter de nouveaux chapitres intrigants à la sienne.

J'espère juste qu'elle va bien et qu'elle reviendra bientôt.



RECULER, PUIS AVANCER

Octobre 330

— Vous, qu'on appelle Ezana, venez avec nous !

Bérénice se tourna vers la voix impérieuse.

L'image sur laquelle ses yeux se posèrent allait à jamais être enregistrée dans ses souvenirs et ses cauchemars. Le jeu d'ombre et de lumière, conçu par les torches et le feu de camp, faisait apparaître les contours diffus de huit chevaux, d'apparence fatiguée et, cependant, fougueux et agités ; ils étaient montés par des légionnaires en tenue de guerre.

Leur commandant se démarquait, non seulement par le harnachement de son cheval, mais aussi par sa propre armure. Si la *lorica segmentata* qu'il exposait n'était pas aussi magnifique que celle d'un *Magister equitum*, elle était tout de même imposante. Son habit, l'insigne qu'il portait, et son air supérieur étaient compatibles avec le poste de *tesserarius*, et cette information, à elle seule, indiquait la gravité de la situation.

Deux des légionnaires sautèrent lestement et se positionnèrent à côté d'Ezana. Ils lui tinrent les bras et le traînèrent ainsi, avec une force implacable, jusqu'au *tesserarius*. Celui-ci, après avoir déroulé un linum, lut le message aussi bref que décisif, qui allait sceller le destin du jeune homme et, par conséquent, celui de Bérénice :

— Sous l'ordre de Son Excellence, Aulus Fabius Titianus, *Rector Provinciae* de la Galatie, le dit Ezana est en

état d'arrestation ; il est accusé de *stuprum*¹¹. Pour le Sénat et le peuple de Rome¹² !

Les deux légionnaires attachèrent les mains d'Ezana ; alors qu'ils étaient déjà en train d'accrocher la corde à la selle du *tesserarius*, Firat se mit entre le garçon et le cheval, dans un acte mêlé de courage et de folie.

L'un des légionnaires qui était sur son cheval descendit immédiatement, et poussa Firat qui, bien que beaucoup plus grand que le soldat, tomba violemment. Sa tête cogna le sol. Au même instant, d'autres légionnaires pointèrent leurs armes vers le marchand. Il les regarda, légitimement terrifié. Il craignait à présent pour *sa* propre vie.

Ce fut au tour d'Aÿla d'intervenir. Elle attrapa les pieds du commandant et implora clémence, essayant d'expliquer à travers larmes et sanglots que tout n'était qu'un malentendu, qu'Ezana était innocent, que Bérénice était enceinte. Elle assurait la bonne conduite du garçon du mieux qu'elle pouvait.

Son geste ne fit qu'accroître, chez le commandant, une irritation dangereuse :

— Vous me fatiguez, bande de pleurnicheurs ! Le jeune homme est accusé d'avoir commis un affront envers un membre de la famille d'un gouverneur provincial. Qu'est-ce que vous croyez, vous ? Que nous sommes un peuple

¹¹ Le mot *stuprum* désigne une série d'infractions à caractère sexuel, qui peuvent aller de la séduction à l'adultère, en passant par les relations sexuelles entre personnes du même sexe. *Per vim stuprum* désignait un acte sexuel non consenti.

¹² *Senātus Populusque Rōmānus*, ou SPQR. Bien que la devise soit née sous la République, on trouve des traces de son utilisation à l'époque de Constantin Ier.

barbare et que, chez nous, chacun peut faire ce qu'il veut ? Qu'il soit possible aux communs d'offenser et de s'en sortir indemne ? Vous vous croyez exempts de vous soumettre à la *Lex Romana* ? Mais vous n'êtes rien d'autre que des sales marchands, voleurs et râleurs ! Si vous insistez dans cette comédie, je confisquerais tous vos biens et j'en emporterais un ou deux de plus avec moi pour désobéissance. Alors, ça vous va ?

Bérénice réalisa que la situation était en train de se dégrader, au risque d'aggraver les circonstances. Elle essaya d'apaiser le commandant :

Elle parla d'un ton contrit mais digne :

— Honorable commandant, je vous prie de nous pardonner, en mon nom et au nom de mes compagnons. Et je vous prie aussi d'essayer de comprendre notre inquiétude. Celui que vous arrêtez est mon mari. Et il est innocent des accusations portées à son encontre. Mais, comme vous l'avez bien dit, nous ne sommes que de pauvres marchands, et parmi nous, humble gens qui connaissons notre place, le bon sens nous pousse à craindre la force de l'Empire, force que vous représentez. La gazelle effrayée n'essaie-t-elle pas d'échapper aux pattes du lion ?

— Je ne fais que mon devoir, répondit sèchement le *tessarius*.

— Je comprends, commandant. Et je vous assure que vous faites honneur à ce devoir, mais nous sommes complètement perdus dans cette situation. Pourriez-vous au moins me dire où vous emmenez mon mari ?

— J'ai l'ordre de l'emmener directement à Ancyre. Si vous le souhaitez, rendez-vous sur le Forum et cherchez un *advocatio* qui puisse intercéder en votre faveur.

— Vous êtes un bon homme, Commandant. Nous ferons ce que vous dites.

Bérénice répondit avec sincérité.

Malgré sa déception, elle était reconnaissante : toute lueur d'espoir lui servirait à résoudre ce drame.

Peut-être fut-ce grâce à ses manières, humbles mais dignes, peut-être fut-ce grâce à autre chose, mais le fait fut, qu'en l'écoutant, le ton du *tesserarius* s'adoucit :

— Lorsque vous arrivez à Ancyre, allez à la basilique et cherchez Ursicinus Marcus Rufus. Dites-lui que Marius vous a envoyée. Nous appartenons à la même famille, et il ne refusera pas une demande de ma part. Il peut plaider en faveur de votre ami. C'est tout ce que je peux faire.

— Que les Dieux vous bénissent et vous récompensent, dit Bérénice, pendant qu'elle touchait les genoux du commandant, geste caractéristique de contrition et de soumission.

— Je suis chrétien, et pour moi il n'y a qu'un seul Dieu. Je vous souhaite bonne chance.

À ces mots, il se tourna vers ses soldats et donna le signal pour partir.

Bérénice n'eut qu'un bref instant pour tenir la main d'Ezana.

Au moment où celui-ci entendit le mandat d'arrêt, il entra dans un état catatonique, comme si une porte sombre s'était ouverte devant lui pour inviter son esprit à fuir cet endroit. La peur et l'incertitude se répandirent sur son visage alors qu'il était lentement tiré par le cheval du *tesserarius*.

Le désir de Bérénice était de suivre cette commission, d'accompagner Ezana, quelle que soit la fin qui l'attendait.

Mais la lance du commandant, pointée vers son ventre, la convainquit que c'était non seulement inutile, mais dangereux.

— Nous allons te libérer et te ramener de nouveau vers nous, mon ami.

Ce fut Firat qui prononça ces mots, mais le ton de sa voix dénonçait leur incertitude. Il pouvait à peine regarder Ezana dans les yeux pendant qu'il parlait.

Alors qu'Ezana disparaissait dans l'obscurité absolue de cette nuit froide, des flocons de neige tombèrent en abondance, accablant atrocement l'esprit de Bérénice.

Le lendemain matin, Ayla, Firat et Bérénice se rendirent au Forum de Dorylæum dans l'espoir qu'Ezana y avait peut-être été emmenée avant d'être transférée à Ancyre.

Cependant, ils ne trouvèrent là-bas que des oreilles sourdes et des lèvres scellées. Aucune autorité, ni personne disposé à les aider. C'était comme s'ils étaient tous au courant de l'histoire et personne ne voulait s'indisposer avec le gouverneur de la province.

Tous les trois revinrent la tête baissée et les mains vides.

À la fin de la journée, ils discutèrent de ce qu'il fallait faire :

— Je vous dis ce que nous allons faire : allons à Ancyre, attaquons la prison, tuons les soldats et libérons notre ami par la force brute ! C'était Rodéric qui parlait, exalté par la bière et la révolte.

Tout chez le Goth indiquait qu'il était prêt pour le combat, comme d'habitude. Et, comme d'habitude, il y avait

une adversaire, celle avec qui il entretenait une relation constante d'amis-ennemis :

— Et avant même d'atteindre les portes de la ville, nous aurons tous été décimés par la garde du gouverneur. Donc, ce n'est pas seulement Ezana que nous perdrons, mais bien nous tous ! Problème réglé ! Dis-moi, Goth, as-tu pensé à ça tout seul ou est-ce Melinoé¹³, depuis le Hadès, qui t'a inspiré ?

Soÿla prononça ces mots, d'un ton ironique et dur.

— Je ne te reconnais pas, Dacianne ! Je te croyais beaucoup plus courageuse. Regardez-là, la poule mouillée. Cot ! Cot ! Cot !

Pendant qu'il parlait, Rodéric battait des coudes, pour imiter le mouvement des ailes cela suffit à allumer la flamme de colère chez Soÿla :

— Mets-moi à l'épreuve alors, espèce d'ivrogne ! Voyons si je ne te démolis pas !

Les deux se levèrent, prêts à se battre, comme deux enfants qui jouaient aux gladiateurs.

Aÿla intervint immédiatement, pour calmer les esprits, comme elle seule était capable de le faire :

— Arrêtez ça tout de suite ! Le moment est grave et il nous faut agir, et non pas rester là à jouer les coqs, comme vous deux ! Personne ici ne doute de notre loyauté envers Ezana. Mais n'oublions pas que nous avons affaire à la femme du gouverneur. Bien que nous connaissions tous, grâce au récit de Bérénice, son vrai visage. La seule chose qui nous reste à faire, c'est de revenir à Ancyre dès que

¹³ Melinoé, fille de Perséphone et Zeus, est la déesse des cauchemars et de la folie. Elle est aussi associée à la mort.

possible et d'y chercher l'aide que cette affaire exige. Que les Dieux fassent entendre notre cause par ce dit *advocatio*.

Le repas se termina dans un silence de mort. Ils allèrent se coucher, la peur au ventre et le cœur rempli de doutes.

Ils furent fort déçus, surtout Bérénice, quand, le lendemain d'avoir pris la décision de partir, ils furent forcés d'attendre quelques jours de plus à cause d'une terrible tempête de neige. Le mois d'octobre était à moitié terminé quand ils purent finalement reprendre la route, cette fois par la *Via romana*, beaucoup plus rapide, puisqu'ils ne craignaient plus d'être suivis par des soldats. Firat prit la décision de prendre la route sud, mieux préservée. Pourtant, elle était pénible : la neige ne cessait de tomber, et même s'il s'agissait d'une route officielle, elle restait précaire pendant la saison froide, ce qui entravait leur progression.

Au milieu de tout cela, la grossesse de Bérénice avançait. Elle avait calculé (si les enseignements de sa mère et de Kayris étaient corrects) que treize lunes s'étaient écoulées depuis la conception. La détresse de la jeune femme ne trouvait de réconfort que dans l'existence de ce bébé. Dans les moments où le désespoir était à son comble, projeter de porter un petit morceau d'Ezana dans ses bras suffisait à Bérénice pour aller de l'avant. Parfois, elle s'autorisait à rêver du moment des retrouvailles, celui où elle présenterait l'enfant à son père. Il serait fier, et tous les trois pourraient enfin quitter cet endroit, pour aller ou vers Axoum, ou vers la Cappadoce. Dans ces moments, bercée par ces douces pensées, elle s'amusait à deviner le visage de son bébé. Une tâche vaine, car il est impossible de créer un nouveau visage à partir de la fusion de deux visages différents, mais elle se délectait de cet exercice mental.

Chaque moment qu'elle prenait pour savourer sa grossesse la rapprochait encore plus de son enfant.

Mais ces derniers étaient aussi des moments de solitude. Même si elle avait des amis qui se souciaient beaucoup d'elle, qui étaient heureux à l'idée de l'arrivée du bébé, et qui l'aidaient parfois plus que nécessaire, aucun d'entre eux n'atteignait le degré d'émotion et d'implication de Bérénice et d'Ezana. Et il n'était pas là.

Si seulement elle avait quelqu'un de sa famille auprès d'elle. Quelqu'un avec qui elle partageait des liens de sang. Jamais, jusqu'à cet instant précis, ils ne lui avaient autant manqué. Au fil des semaines, Bérénice souhaitait revoir sa mère et sa sœur. Elle ne se souciait plus de ce qu'ils auraient pu penser d'elle, de tout ce qu'elle avait vécu et de la vie qu'elle menait. Elle aurait tout donné pour être avec Eudoxie, aurait fait n'importe quoi pour obtenir le pardon de Yorgos, aurait été heureuse de voir à quel point Myron avait grandi (en espérant qu'au moins il se serait souvenu d'elle) mais surtout, elle aurait voulu pouvoir embrasser Kayris de nouveau.

Cependant, aucune de ces choses n'arriverait de sitôt, et elle le savait bien. Tout comme elle présageait que beaucoup de choses étaient sur le point de se passer avant qu'elle puisse à nouveau avoir la paix.

De toute leur vie, ils n'avaient jamais eu de démêlés avec la justice. Chacun, à leur manière, vivait en marge de l'Empire romain. C'est le chemin qu'ils avaient choisi, à la fois pour garder leur liberté, si précieuse pour ceux qui aimaient la vie itinérante, et pour protéger le groupe.

C'est pour cette raison qu'Aÿla et Firat craignaient d'être impliqués dans la *Lex Romana*. Ce soir-là, les deux

marchands, qui se sentaient responsables du bien-être de leurs employés, eurent une longue discussion :

— Ma fleur de santal, qu'allons-nous faire face à cette situation ? J'ai l'impression que nous marchons sur des routes dangereuses et je me demande si cela ne sera pas un chemin sans retour.

— Je partage ton inquiétude, mon époux. Cette fois, nous n'avons pas affaire à un patricien de seconde catégorie, qui a porté plainte contre nous ; avec ceux-là nous avons l'habitude. Ici, il s'agit de la femme du gouverneur. Qu'elle soit une meretrix ou non, nous avons beaucoup à perdre. Nous avons tout à perdre !

— Exactement, répondit Firat, dont le visage affichait une tension manifeste. Il est notoirement connu que nous, les commerçants, sommes méprisés par la société, qui va jusqu'à nous reléguer à un rang inférieur à celui de l'esclave le plus misérable. Tout le monde a besoin de notre marchandise, mais personne n'apprécie notre travail. Je me demande ce que serait l'Empire romain s'il n'y avait pas de gens comme nous. Alors que nous sommes toujours prêts à faire des allers-retours sans s'arrêter, sans même avoir un foyer à nous ! Alors que nous sommes aussi toujours en bonne disposition pour transporter, dans les confins les plus éloignés, tout ce qui donne confort et satisfaction ! Nos bricoles, nos babioles, ne soignent peut-être pas tous les maux du monde, mais ils contribuent, même modestement, au soulagement des petits maux de la vie quotidienne. Le monde dans lequel nous vivons valorise les bien nés et les riches, eux que tout favorise et à qui tout le monde tend la main, mais ignore que la valeur d'une personne ne se niche ni dans son nom ni dans ses possessions, mais bien dans ses paroles et ses actions. La vie n'est qu'une pièce de théâtre,